

La nature dans les Essais de Montaigne: diversité et mouvement

Rebecca Aukje Houtsma

[Pages 3 à 31 de la thèse de maîtrise "A la recherche de l'essence: une étude de la nature dans les Essais de Montaigne", écrite sous la direction de N. Trèves et approuvée en août 1990. Voici d'abord le résumé anglais de la thèse.]

Nature as Montaigne describes it in his Essais, is characterised above all by its diversity and its movement, these two entities constituting the essence of the totality of physical and human reality. For Montaigne, any attempt on man's part to order or to negate the natural diversity and movement of the world is artificial and unnatural.

In his conception of the order of nature, Montaigne is both traditional and modern. According to his vision, there exists in nature, no "hierarchy" of beings, man and animal living on a single common level and carrying out a continuously reciprocal interaction. The idea that man's place be, not above, but at the same level as the rest of creation led Montaigne to reexamine the notion of the objective observer and to conclude that man, equally implicated by the phenomena he observes, is limited to entertaining a relative and subjective relationship with nature.

The final notion that Montaigne would develop regarding nature, is that of the unity and constancy of nature, which paradoxically would be based upon the underlying principle of nature's diversity and movement. The recognition and acceptance of diversity and movement as the essence of nature constitutes for Montaigne the only means of access to true knowledge. By accepting and examining one's own nature as a human being and as an individual, with all its contradiction and unity, one may practice a natural art of living by which he or she may, according to Montaigne, attain the profound contentment of a complete life in harmony with nature.

I. Diversité

La nature, telle que Montaigne la décrit dans les Essais, comprend à la fois la nature extérieure à l'homme existant en quelque sorte au

niveau terrestre du monde et la nature humaine. Elle est caractérisée tantôt par sa diversité et tantôt par son mouvement. Ces deux entités, l'une corporelle et l'autre physique, constituent l'essence de l'ensemble de la réalité terrestre et humaine, c'est-à-dire de la nature elle-même. La nature, telle que Montaigne la conçoit, constitue, selon Hugo Friedrich, "le tout qui englobe l'ensemble des singuliers, le foyer de toutes les dissonances, transformations et désordres" (Friedrich 1968:330). C'est, en somme, l'ensemble de la diversité en mouvement.

L'image de la nature qui se dégage des Essais, nous parvient par l'entremise de la multitude d'anecdotes, d'observations et de mouvements que trace la pensée de Montaigne. Bien qu'elle porte le plus souvent sur la nature humaine, elle est quand même riche en références, dans les Essais (Montaigne 1962:25-1097) eux-mêmes et surtout dans le Journal de voyage en Italie (:1115-1341) à la nature externe. Négliger de traiter la nature telle qu'elle se manifeste à ce niveau ne mènerait qu'à une vision unidimensionnelle de la nature que refuse Montaigne. Lui, par contre, embrasse spontanément tout ce qu'il rencontre.

Toutefois le sentiment de Montaigne envers la nature extérieure, et l'importance du rôle que joue la nature dans son oeuvre, sont des questions qui divisent la critique. Les uns, comme Sayce et Gracie, soutiennent que par rapport aux autres écrivains de l'époque, la sensibilité de Montaigne à la nature extérieure est remarquable. D'ailleurs, écrit Sayce, "this feeling for natural beauty can scarcely be equalled in his time" (Sayce 1972:75). Friedrich constate, au contraire, la pauvreté de la description que donne Montaigne du monde extérieur, "les paysages" du Journal de voyage en Italie représentant pour la plupart, à son avis, "de sobres descriptions géographiques de sites urbains" (Friedrich 1968:330). Il cite, d'ailleurs, le passage suivant où Montaigne lui-même avoue qu'il "ne remarque ny lune plaine, ny basse, ny l'automne du printemps" (vol. III, ch. 13:1082). Il existe, néanmoins, un élément de sensibilité à la nature extérieure qui est présent surtout dans le Journal de voyage en Italie. Il suffit de citer, par exemple, ce passage qui représente pour Sayce (:76) l'une des plus belles descriptions qu'ait faite Montaigne, évoquant, en effet, toute la splendeur de la nature:

Bien louin au dessus de nos testes, nous voions un beau village, et sous nos pieds, comme aux Antipodes, un autre (...) cela mesme n'y done pas mauvès lustre, que parmis ces Montaignes si fertiles l'Apennin montre ses testes refrignéés et inaccessibles, d'où on voit rouller plusieurs torrans, qui aient perdu cette première furie se

randent là tost dans ces valons de ruisseaux très plaisans et très doux. Parmi ces bosses, on descouvre et au haut et au bas plusieurs riches plaines, grandes parfois à perdre de voue par certain biais du prospect. Il ne semble pas que nulle peinture puisse représenter un si riche païsage. (Journal de voyage en Italie:1245-6)

L'intérêt de Montaigne pour le paysage qu'il décrit ne repose pas que sur la beauté du sujet, mais encore sur sa richesse. "Montaigne," affirme Armand Singer, "is no nature lover, not even a scientific observer" (1963:15); ce qui l'intéresse dans la nature extérieure, par contre, c'est tout ce qui s'y manifeste de diversité et de variété. Montaigne décrit un certain paysage pour rendre compte, d'une part, de sa singularité, mais aussi, pour témoigner de sa riche diversité. C'est surtout l'abondance de la nature qui le frappe lorsqu'il regarde et qu'il observe le monde autour de lui. C'est ainsi que le mot "fertile", comme le constate Singer, s'emploie souvent dans le Journal de voyage en Italie pour exprimer l'approbation, et le mot "stérile" comme terme de censure (Singer 1963:15).

Tout comme les descriptions du paysage dans le Journal de voyage en Italie révèlent cette caractéristique de la richesse inhérente à la nature, de la même façon l'idée du nouveau monde que développe Montaigne dans les Essais vise aussi à la mise en relief de la notion de la plénitude naturelle. Montaigne conçoit le nouveau monde comme "la plus belle et riche partie du monde" (III, 6:889). "Riche" représentant pour Montaigne le caractère propre de la beauté dans la nature. La nature, par voie de sa richesse, fournit à sa création et ses créatures tout ce qu'il leur faut pour vivre heureux:

Nature pourvoit à tout besoin de l'homme comme des animaux, comme de chaque être qui participe à son ordre. (III, 3:796)

Par sa richesse et sa diversité, la nature fournit à l'homme non seulement de quoi vivre physiquement, mais encore de quoi nourrir son imagination et son esprit:

Nature luy a donné comme à tous, assez de matière sienne pour son utilité, et de subjects, assez où inventer et juger. (III, 3:796)

Cette richesse naturelle qu'il observe autour de lui, Montaigne la retrouve aussi à l'intérieur de lui, c'est-à-dire, dans sa nature individuelle. L'être humain, affirme-t-il, "a de quoi éveiller ses facultés par luy

mesme" (III, 3:797). Il remarque ce trait naturel de l'abondance jusque dans le langage:

En nostre langage je trouve assez d'estoffe, mais un peu faute de façon; car il n'est rien qu'on ne fit du jargon de nos chasses et de nostre guerre, qui est un généreux terrain à emprunter; et les formes de parler comme les herbes s'amendent et fortifient en les transplantant. (III, 5:851)

Cette belle image de la fécondité naturelle du langage révèle, d'ailleurs, le rôle essentiel que joue la métaphore dans l'expression et dans la pensée de Montaigne. Elle lui sert d'outil, d'une part pour multiplier et répandre la signification de sa pensée, et d'autre part pour en approfondir et en développer le sens.

Finalement, pour Montaigne il n'existe aucun surplus dans cette abondance de la nature. L'infinie diversité qu'il retrouve autour de lui et en lui n'existe pas en vain. Chaque élément de l'ensemble de la nature occupe une place essentielle dans l'ordre et est nécessaire au fonctionnement du tout, même les éléments qui paraissent à première vue opportuns et incommodes:

Mais il n'y a rien d'inutile en nature, non pas l'inutilité mesmes; rien ne s'est ingeré en cet univers qui n'y tienne place opportune. Nostre estre est simenté de qualités maldives; l'ambition, la jalousie, l'envie, la vengeance, la superstition, le désespoir. (III, 1:767)

La diversité de la nature s'exprime non seulement dans son abondance même, mais aussi dans l'existence de contraires. Selon Montaigne, la contradiction inhérente à la nature s'exprime au niveau de la nature extérieure du monde aussi bien qu'au niveau de la nature intérieure de l'homme. Bien que la plupart des exemples qu'emploie Montaigne aient été tirés du cadre de la nature humaine, il reconnaît aussi l'existence de ce phénomène dans la nature extérieure. Il prend, ainsi, l'exemple du visage qui emploie les mêmes grimaces pour exprimer des sentiments contraires:

Nature nous découvre cette confusion: les peintres tiennent que les mouvements et plis du visage qui servent aux pleurs; servent aussi au rire. (III, 20:656)

C'est surtout dans le chapitre 'De l'inconstance de nos actions' que Montaigne nous fait découvrir l'essence contradictoire de la nature. Il y constate la présence de désaccords et de contradictions au niveau des actions, des moeurs et des opinions humaines. Il cite, par exemple, la conduite contradictoire et inconstante de quelques grands personnages historiques. Le "Pape Boniface", écrit-t-il, est entré en charge "comme un renard", s'est porté "comme un lion" et est mort enfin "comme un chien" (II, 1:315). De la même façon, Néron, ("image" même de la cruauté) en signant la sentence d'un condamné, aurait dit: "Pleust à Dieu que je n'eusse jamais sceu escrire!" (II, 1:315). Selon Montaigne, l'homme ne montre aucune constance dans sa conduite, ses actions "se contredisent communément de si estrange façon qu'il semble impossible qu'ils soient parties de mesme boutique" (II, 1:315).

Pour lui, cette contradiction dépasse de loin les simples actions de l'homme. Elle fonde en fait l'essence du caractère même de l'être humain. Notre personnalité et notre caractère sont constitués par un ensemble d'oppositions: chaque caractéristique et chaque trait formant une partie distincte et autonome de l'ensemble. "Nostre fait, ne sont que pieces rapportées" (II, 1:320), écrit Montaigne. En fait, Montaigne voit tant de contradictions dans la nature humaine qu'il va jusqu'à conclure que l'individu est aussi différent de soi-même, que de son prochain:

Nous sommes tous de lopins et d'une contexture si informe et diverse, que chaque pièce, chaque moment, fait son jeu. Et se trouve autant de difference de nous à nous mesmes, que de nous à autrui. (II, 1:321)

Cette idée de la dissolution de la personnalité était tout à fait originale au XVIème siècle. Ce refus de l'unité et de la constance de l'humaine nature était non seulement nouveau pour l'époque, mais encore inquiétant et même révolutionnaire. Cette idée était d'autant plus troublante qu'elle niait la conviction du caractère absolu de l'intégrité de l'homme; caractère qui le distinguait du reste de la nature incertaine, variable et troublante. Pour mieux éclairer cette notion du disparate de l'homme, Montaigne décrit son propre caractère:

Si je parle diversement de moy, c'est que je me regarde diversement. Toutes les contrarietez s'y trouvent selon quelque tour et en quelque façon. Honteux, insolent; chaste, luxurieux; bavard, taciturne; laborieux, délicat; ingenieux; chagrin, debonnaire; menteur, veritable;

sçavant, ignorant et liberale, et avare, et prodigue, tout cela, je le vois en moy aucunement, selon que je me vise; et quiconque s'estudie bien attentivement trouve en soy, voire et en son jugement mesme, cette volubilité et discordance. Je n'ay rien à dire de moy, entièrement, simplement et solidement, sans confusion et sans meslange, ny en un mot. (II, 1:319)

Ce qui frappe le plus dans cette énumération des contradictions qu'il retrouve en lui, c'est le fait qu'il met en question le fondement de son jugement et l'unité de son être. Lorsqu'il s'examine il ne voit aucune trace d'homogénéité. Tout est dissonance et désaccord.

Dans le même passage, Montaigne montre que notre vertu, comme notre jugement, n'échappe pas à l'influence de ce trait naturel, et qu'elle constitue en fait l'un des lieux les plus fertiles en contradictions. Ainsi, écrit Montaigne, "l'estrangeté de notre condition porte que nous sommes souvent par le vice mesme poussez à bien faire" (II, 1:319).

Dans la même optique, prenant le courage comme exemple, Montaigne démontre qu'"un fait courageux ne doit pas conclurre un homme vaillant", parce que la contradiction inhérente à l'humaine nature fait qu'un homme peut être courageux à un moment et lâche à l'autre. Un même homme, continue Montaigne, pourrait très bien se montrer courageux dans le champ de bataille et, lors de "la perte d'un procès ou d'un fils", "se tourmenter comme une femme" (II, 1:319).

Revenant à ce propos dans le chapitre 'De la gloire', Montaigne constate que "nous sommes je ne scay comment doubles en nous mesmes" (II, 16, 604). Selon lui, la vertu n'est souvent qu'apparence de vertu, l'homme étant bien des fois motivé surtout par le désir, la richesse et la gloire. Montaigne soupçonne Cicéron de cette contradiction inhérente à sa vertu. Ainsi, constate-t-il, "si forcené de cette passion" de grands actes nobles, Cicéron tombe en cet état "commun" "où la vertu n'est désirable que pour l'honneur de sa suite" (II, 16:604).

Montaigne voit de la contradiction partout. Examinant la nature des voluptés et des biens, il arrive à la conclusion qu'eux aussi manifestent cette caractéristique inhérente à la nature. Etant donné que par définition tout ce qu'on prise doit valoir quelque chose, Montaigne arrive à la conclusion que tout véritable bien doit porter une certaine "peine" ou "coût" (II, 20:655). De la même façon, le travail et le plaisir, "très dissemblables de nature", s'associent pourtant de "je ne scay quelle jointure naturelle" (II, 20:655); il constate, contradictoirement, "plus de sévérité que de gayeté" en la "joie" et plus de "rassis que d'enjoué" en l'"extreme

et plein contentement" (II, 20:655). Selon lui, les exemples de la "contrariété" naturelle des choses abondent.

La manifestation extrême de cette contradiction se retrouve, selon Montaigne, dans les lois civiles, scientifiques et morales. Les lois sont les bastions de la tentative qu'a faite l'homme pour ériger un système ordonné et uniforme afin d'introduire ordre et constance dans sa vie mouvante et variée. Cependant, du fait de leur contradiction et confusion, elles ne servent que comme exemple de l'impossibilité d'imposer l'uniformité et l'ordre à la nature toute-puissante. La même contradiction et variété qui règne dans la nature gouverne aussi les actes et les "productions" de l'homme. Ainsi, "les lois mesmes de la justice ne peuvent subsister sans quelque meslange d'injustice" (II, 20:656). Citant Platon, il conclut que "débarrasser" les lois de leurs "inconveniens" et de leurs "incommoditez" serait, par contre, "couper la teste de Hydre" (II, 20:656-7).

Toutefois, la contradiction, cet aspect plutôt négatif de la diversité naturelle, a quand même sa contrepartie positive dans la singularité des choses. En fait, Montaigne conçoit la diversité qu'il voit autour de lui et en lui comme un phénomène avant tout positif. Du début jusqu'à la fin des Essais Montaigne se passionne pour l'aspect singulier de la diversité. L'esprit de synthèse est étranger au caractère et à la méthode de Montaigne. En effet, il reconnaît lui-même sa sensibilité à la singularité de la nature:

Je n'ay rien à dire de moy entièrement simplement et solidement, sans conclusion et sans meslange, ny en un mot. Distinguo est le plus universel membre de ma logique. (II, 1:319)

(Je) reçois plus facilement la différence que la ressemblance ... (I, 37:225)

En fin de compte, son état d'esprit et sa façon de procéder correspondent tout à fait à son sujet, étant donné que "le monde n'est que variété et dissemblance" (II, 2:321) et que "Nature ne s'est obligé à rien faire autre qui ne fust dissemblable" (II, 13:1042). Son oeuvre devient ainsi presque une anthologie des choses et des phénomènes singuliers qu'il repère dans la nature. Son observation de cette variété et diversité est motivée surtout par le plaisir que la contemplation de la diversité lui apporte. "La diversité des nations", écrit Montaigne, "ne me touche que par le plaisir de la variété" (III, 9:964). D'ailleurs, cette variété constitue pour

Montaigne non seulement la source de son plaisir, mais encore sa véritable raison d'être et la source de sa vitalité:

Ouy, je le confesse, je ne vois rien; simplement en songe et par souhait, ou je puisse me tenir; la seule variété me paye, et la possession de la diversité, au moins si aucune chose me paye. (II, 9:916)

II. Mouvement

La vision que nous apporte Montaigne de la nature n'est pas une vision statique. Ainsi, la nature telle que Montaigne l'aperçoit n'est-elle pas seulement composée d'une diversité infinie de formes mais constitue-t-elle aussi le mouvement perpétuel de cette diversité. Pour Montaigne, tout ce qui fait partie de la nature est en train non pas d'exister mais de devenir. L'aspect mouvant de la conception de la nature dans l'oeuvre de Montaigne constitue selon Sayce "the most profound originality of the work" (Sayce 1972:99). D'ailleurs, le mouvement représente pour Montaigne la première et "maîtresse" forme de la nature:

Le monde n'est qu'un branloire perenne. Toutes choses y branlent sans cesse: la terre, les rochers d'Aegypte, et du branle public et du leur. (III, 2:782)

L'idée du mouvement inhérent à et dominant en fait la nature est évoquée à plusieurs reprises par l'emploi de l'image du vent. Ainsi, décrivant la nature humaine, Montaigne constate: "Mais quoy, nous sommes partout vent" (III, 13:1087).

Le mouvement que repère Montaigne dans la Nature ne se limite pas, d'ailleurs, aux êtres possédant la capacité de se déplacer, comme l'homme et les animaux, mais s'étend encore aux continents, aux corps d'eau et à d'autres êtres que l'on a trop souvent considérés comme immobiles. Il en donne comme exemple le déplacement qu'effectue sa rivière de Dordogne et la découverte récente du phénomène de la séparation des continents. Il conclut ainsi qu'"il semble qu'il y aye des mouvements naturels les uns et les autres fievreux, en ces grands corps comme aux nostres" (I, 31:201).

En ce qui concerne l'être humain, le mouvement est repérable partout. Montaigne constate que le mouvement fait partie non seulement de l'essence physique et corporelle de l'homme, mais encore de son essence psychologique et émotive. Parlant du caractère physique humain,

Montaigne affirme que le "geste", c'est-à-dire l'action, est en fait le "propre" de l'humaine nature (II, 12:432). Dans un autre chapitre, Montaigne va encore plus loin en constatant que la "resverie sans corps", c'est-à-dire tout ce qui appartient à l'état psychologique de l'être, pensée, émotion, etc., s'exprime par voie du geste. Le mouvement abstrait de l'esprit est donc ramené au mouvement corporel et physique où il trouve enfin son expression et sa voix. Observant les gestes du visage, Montaigne remarque à ce propos:

Quelles grimaces estonnées, riardes, confuses excitent la resverie de nos visages. (III, 4:817)

Quant au corps:

Quelles saillies et agitations de membres et de voix. (III, 4:817)

Se déplacer, agir, s'exprimer et changer d'avis, voilà autant d'exemples des mouvements qui constituent l'acte de vivre. Vivre pour Montaigne, c'est participer au mouvement autour de lui. Rester dans un état statique et figé, c'est exister seulement, et c'est se priver des vrais plaisirs de la vie:

C'est être mais ce n'est pas vivre, que se tenir attaché et obligé par un seul train. (III, 3:796)

La vie est un mouvement "inégal, irrégulier, et multiforme" (III, 3:796), écrit Montaigne, et conformément à cela la participation à la vie exige l'acceptation de ce mouvement par l'être humain. Puisque la vie trouve son expression dans le mouvement, nous retrouvons dans les Essais la préoccupation de représenter la vie non seulement comme une série d'événements ou de formes, mais encore comme la multiplicité et la diversité de mouvements dont elle est formée. La vie, selon Montaigne, s'exprime avant tout par son mouvement, et c'est cela qu'il souhaite représenter, plus que sa forme. C'est ainsi que Montaigne décrit la manière dont il représente sa nature individuelle:

Je me présente debout et couché, le devant et le derrière, à droite et à gauche et en tous mes naturels plis. (III, 8:922)

Les façons dont le mouvement est décrit dans les Essais sont innombrables. Toutefois il est possible de dégager au moins quatre catégories principales: la mutation, l'agitation, la multiplication et la révolution. La notion de la vie comme mouvement en mutation continue revient tout au long des Essais. Montaigne compare la vie à un voyage et à un passage. Ainsi, la vie est avant tout pour Montaigne une constante laquelle entraîne en effet la perpétuelle mutation de l'être et de la vie. Dans l'optique de rester fidèle à ce mouvement naturel qu'il reconnaît en lui et dans la nature en général, Montaigne adopte une manière de procéder qui lui permet d'évoquer la mutation que subissent sa pensée et son être. L'un des principes de sa "méthode" sera donc de ne jamais corriger une pensée, une fois exprimée, et de ne se permettre que des additions lorsqu'il change d'avis ou qu'il modifie son observation. Cela lui permet de tracer, fidèlement, un portrait des étapes de son développement intellectuel, c'est-à-dire des étapes de son passage à travers la vie:

Au demeurant je ne corrige point mes premières imaginations par les secondes; ouy à l'aventure quelque mot, mais pour diversifier, non pour oster. Je veux représenter le progrès de mes humeurs, et qu'on voye chaque pièce en sa naissance. Je prendrois plaisir d'avoir commencé plutost et à reconnoistre le train de mes mutations. (II, 37:736)

Chaque pensée et chaque image marquent ainsi une étape de la mutation que subit Montaigne et de la forme que prend son être à l'instant particulier où il la fixe en écrivant. Le portrait qu'évoque Montaigne est donc un portrait comprenant une variété d'instantanés, l'ensemble de ces "pièces" illustrant le mouvement de mutation que subit sa pensée créatrice.

L'idée de la mutation et du "passage" se retrouve aussi dans ses images du voyage. Puisque voyager signifie le déplacement physique de l'être humain, l'image du voyage évoque peut-être le plus clairement cette notion de l'être humain et du monde extérieur en mouvement continu. En effet, l'idée du voyage domine l'oeuvre de Montaigne. L'acte de vivre est ainsi souvent figuré comme un voyage. L'acte d'écrire, qui pour Montaigne est synonyme de l'acte de vivre, est aussi souvent évoqué comme l'acte de voyager:

Qui ne voit que j'ay pris une route par laquelle, sans cesse et sans travail, j'iray autant qu'il y aura d'ancre et de papier au monde. (III, 9:923)

Ici nous allons conformément et tout d'un train, mon livre et moy.
(III, 2:784)

Pour Montaigne, vivre, c'est avant tout se mouvoir et se déplacer. La route que suit chaque être humain et chaque créature de la nature est aussi singulière et individuelle que chaque composante de la nature. Il y a en effet autant de mouvements et de mutations qu'il y a d'êtres les effectuant. Ainsi chaque personne trace son propre passage et chaque personne doit prendre le chemin qui correspond à sa nature individuelle. En effet, écrit Montaigne, "Les hommes sont divers en goust et en force; il les faut mener à leur bien et selon eux et par routes diverses" (II, 12:1029).

Une autre grande catégorie du mouvement que l'on repère dans les Essais, c'est celle de l'agitation. Ce type de mouvement, caractérisé par la vacillation, est évoqué par l'emploi de termes tels que "l'inconstance" et "l'irrésolution" et accorde au mouvement encore une autre dimension. Ainsi le mouvement que trace la nature constitue pour Montaigne non seulement un voyage ou un "passage" horizontal, mais encore un mouvement vertical qui, à chaque instant de la mutation horizontale de l'être, agit, faisant reculer et avancer chaque partie de la nature, dans une vacillation perpétuelle. Ce mouvement naturel se manifeste surtout, selon Montaigne, au niveau de l'esprit humain, et il le remarque avant tout en lui-même. Changeant d'avis, songeant à autre chose, se souvenant de quelque chose, changeant d'avis encore une fois: la pensée de Montaigne s'envole et trace un mouvement qui n'est ni linéaire, ni unidimensionnel. Pour Montaigne, écrire est transcrire ce mouvement multidimensionnel et perpétuel de la pensée. "Quand seray-je", se demande-t-il ainsi, "à bout de représenter une continuelle agitation et mutation de mes pensées?" (III, 9:923).

Cette agitation qui se manifeste si visiblement chez l'homme est moins visible dans la nature extérieure. Toutefois, elle constitue l'une des formes les plus remarquables quant au mouvement de l'esprit humain, et celle qui intéresse peut-être le plus Montaigne. En effet, il voit de l'agitation ou de "l'inconstance" partout. Il la remarque en lui aussi bien que chez d'autres êtres humains. Pour lui, l'agitation de l'esprit humain constitue le "vice" naturel de l'homme:

L'irrésolution me semble le plus commun et apparent vice de nostre nature. (II, 1:315)

Or, l'agitation et l'irrésolution, telles qu'elles se manifestent dans l'oeuvre de Montaigne, aboutissent à un mouvement général d'errance qui empêche toute possibilité d'ordre et de constance. Montaigne décrit ainsi l'humaine nature:

Nous flotons entre divers avis; nous ne voulons rien librement, rien absolument, rien constamment. (II, 1:317)

Comme la mer, la nature déplace ses créatures au gré de ses vacillations. L'agitation que subit l'être dépend entièrement de la nature telle qu'elle se manifeste particulièrement en lui. Montaigne observe ainsi différents individus. L'extrême manifestation de cette agitation naturelle se retrouve selon lui chez les femmes. "C'est un villain desreiglement", écrit-il à ce propos, "qui pousse si souvent au change et les empesche de fermir leur affection en quelque subject que ce soit" (III, 5:863).

Même notre raison est "subject", selon Montaigne, à cette agitation. Les vacillations de nos opinions et de notre raison sont évoquées encore une fois, par des images de "va et vient", de la vacillation de l'onde qui trouve son expression, le plus souvent dans la figure de la mer: la vague qui flotte selon le gré du temps. Observant sa propre nature, il écrit:

Ma raison a des impulsions et agitations journallières et casuelles: (III, 8:913)

Selon Montaigne cette observation s'applique aussi à la nature humaine en général. Nous manifestons, selon lui, cette même tendance à changer d'avis à tout instant:

Ce que nous avons à cette heure proposé, nous le changerons tantost, et tantost encore retournons sur nos pas; ce n'est que branle et inconstance. (II, 1:316)

Montaigne ne parle pas de la cause de l'agitation chez l'homme. Toutefois, il l'imagine comme deux forces contradictoires et opposées agissant sur un même objet, l'une tirant d'un côté, l'autre tirant de l'autre:

Cette vacillation et contradiction qui se void en nous, si souple a faict que aucuns nous songent deux ames d'autres deux puissances qui nous accompagnent et agitent, chacune à sa mode, vers le bien l'une,

l'autre vers le mal, une si brusque diversité ne se pouvant bien assortir à un subject simple. (II, 1:318)

Le meilleur exemple de cette agitation naturelle des choses, selon Montaigne, c'est l'état des lois civiles:

Il n'est rien subject à plus continuelle agitation que les lois. (II, 12:563)

A l'époque turbulente où il a vécu, les lois, non seulement sociales et judiciaires mais encore religieuses et scientifiques, changeaient constamment. Il affirme avoir vu "trois fois rechanger celle des Anglois en subject politique et au plus important subject qui puisse estre, à scavoir de la religion" (II, 12:563). En France il a vu de même "telle chose qui nous estoit capitale, devenir légitime" (II, 12:563). Les lois du pays représentent pour lui une "mer flottante des opinions" poussée par les "changemens de passion" (II, 12:563) des gens au pouvoir.

Toutefois Montaigne reconnaît que ce mouvement d'agitation joue un rôle très important dans la formation d'un esprit souple et ouvert. Décrivant sa propre souplesse, il constate l'importance de la vacillation naturelle dans la conservation et dans le développement du "bon sens" et d'un esprit "raisonnable":

Je vais au change, indiscrettement et tulmutairement. Mon stile et mon esprit vont vagabondant de mesmes. Il faut avoir un peu de folie, qui ne veut avoir plus de sottise, disent les préceptes de nos maistres et encore plus leurs exemples. (III, 9:973)

L'inconstance inhérente à l'esprit de l'homme lui permet l'accès à la diversité et au mouvement qui l'entourent. La "sottise" qu'évoque Montaigne ici, c'est le fait de rester figé et immobile en refusant la réalité mouvante des choses. Telle était la faute des stoïciens qui, en se figeant dans leur doctrine, se sont éloignés de la réalité qu'ils voulaient organiser, et qui ont perdu les moyens de participer à la nature et d'en saisir la réalité.

La troisième catégorie de mouvement que remarque Montaigne est "la mulitplication" naturelle des choses. Selon Montaigne, l'accroissement et l'augmentation constituent les deux aspects positifs de ce type de mouvement. En effet, c'est par voie de la multiplication que la nature atteint son état de maturité. Le mouvement de la nature, telle que le

conçoit Montaigne, est une perpétuelle multiplication et diversification qui amène le nouveau-né, encore imparfait et immature, à l'état mûr de richesse et d'abondance. Ainsi, Montaigne écrit-il:

C'est contre l'ordre de la nature qu'il fait la plus excellente production qui puisse être: car la naissance ordinaire des choses est imparfaite: elles s'accroissent, se fortifient par l'accroissement; (III 36:731)

Toutefois ce mouvement de multiplication qui mène à la richesse et à l'abondance mène aussi vers la dégradation, la dissolution et enfin la mort, complétant le cycle naturel de la naissance et de la mort des choses. Prenant l'exemple du cycle de la vie politique des états, Montaigne fait allusion à cet aspect négatif de la multiplication naturelle des choses. Selon lui, "le plus voisin mal qui nous menace n'est pas l'altération de la masse entière et solide (de l'état), mais sa dissipation et sa division, l'extrême de nos craintes" (III, 9:939).

Quant à l'humaine nature, c'est ce même mouvement qui donne naissance à la division et au désaccord parmi les hommes. Selon Montaigne, lorsque l'homme est libéré de toute contrainte dans la formulation de ses idées, l'opinion commune se diversifie et se dissipe. Pour lui,

Lâcher la bride aux gens pour entretenir leur opinion, c'est élargir et semer la division. (II, 19:654)

La dernière catégorie de mouvement que remarque Montaigne dans la nature est la révolution ou le bouleversement. Ce mouvement constitue pour lui l'extrême manifestation de l'agitation naturelle et le type de mouvement le plus dangereux. Selon son "expérience", de tous les plus grands bouleversements qu'ont effectués les guerres religieuses de son époque, la révolution "donne seule forme à l'injustice et à la tyrannie" (III, 9:935). Pour Montaigne, il faut à tout prix éviter ces mouvements extrêmes car ils entraînent la dissolution et la corruption d'un état, et elle mène à sa chute. A ce propos, il observe:

Le monde est inepte à se guérir, il est si impatient de ce qui le presse qu'il ne vise qu'à s'en débarrasser, sans regarder à quel prix. (III, 9:935)

Il conseille pour cette raison de tenter de conserver le système existant au lieu de permettre sa destruction totale:

Quand quelque pièce se démarche on peut l'estayer: on peut s'opposer à ce que l'alteration et corruption naturelle à toutes choses ne nous esloigne trop de nos commencements et principes. (III, 9:935)

Toutefois, il reconnaît le fait que toutes choses dans la nature ont leur saison. Selon cette règle générale de la nature il estime que tout état subit une période d'accroissement et d'augmentation suivie d'une période de dissolution et de corruption menant à la mort pour qu'enfin un nouvel état puisse naître. Cette idée de la grandeur et du déclin des civilisations est évoquée notamment dans le chapitre 'Des cochés' où il décrit ce "nouveau monde" de l'Amérique, constatant que "Si nous concluons bien de nostre fin (...) cet autre monde ne fera qu'entrer en lumière quand le nostre en sortira" (III, 6:887).

Nous voilà encore une fois ramenés à la notion du temps à laquelle aucune discussion du mouvement ne peut échapper, les deux choses étant nécessairement interdépendantes.

Comme nous l'avons vu ci-dessus, l'oeuvre de Montaigne nous conduit à l'exploration détaillée de l'être humain, du monde et de la vie en général. Chaque sujet est en sorte "magnifié" afin que toutes ses subtilités et nuances soient mises au jour. C'est ainsi que Montaigne cherche à distinguer les caractéristiques singulières de son sujet. L'humaine nature aussi bien que la nature extérieure constituent pour lui un ensemble d'éléments singuliers, contradictoires et distincts mais jamais identiques. "Nostre fait", écrit-t-il, "ce ne sont que pieces rapportées (II, 1:320). Pour lui, la singularité de chaque élément fonde l'essence du tout.

Cette pensée qui procède par antinomies est aussi à la base de sa conception du temps. Comme la nature corporelle se divise en éléments distincts, de même le temps et le mouvement sont ramenés à l'idée de l'instant. Ainsi le déroulement du temps est constitué pour Montaigne par un ensemble d'instantanés se succédant, distincts et indépendants. L'impression de la fluidité du mouvement n'est due qu'à notre incapacité de discerner les instants individuels au sein d'un déroulement plus large, tant ils sont courts et éphémères. Cette notion de la divisibilité du temps est évoquée dans le passage suivant où Montaigne démontre que notre pensée est réduite à la "loi" de l'instant gouvernant le déroulement du temps:

Nous ne pensons ce que nous voulons qu'à l'instant que nous le voulons, et changeons comme cet animal qui prend la couleur du lieu où on le couche. (II, 1:316)

Tout mouvement, qu'il s'agisse de l'action de penser ou de l'action de marcher, est gouverné par l'instant dans lequel il est produit. L'idée de l'actualité de l'instant place en fait les Essais dans un temps présent dominant. Montaigne fait allusion à la temporalité de son oeuvre lorsqu'il décrit sa manière de procéder. L'acte d'écrire, selon Montaigne, se fait au moment présent. Puisque tout est toujours en train de changer et de se développer chez lui, ses observations, ses conclusions et ses pensées sont transcrites telles qu'elles sont au moment où il les conçoit, même si deux instants plus tard il change d'avis ou qu'il perçoit d'autres choses. Ainsi, l'un de ses plus grands principes, comme il l'avoue dans le passage suivant, est-il de rester fidèle à l'instant présent et au contenu qu'il apporte:

Je ne puis assurer mon objet, il va troublant et chancelant, d'une yvresse naturelle. Je le prens en ce point, comme il est, en l'instant que je m'amuse à luy. (III, 2:782)

Pour Montaigne, "the present", écrit Sayce, "is essentially unstable, a vanishing point in time, which belongs to the past as soon as attention is concentrated on it, and is in fact essentially mobile. Montaigne's picture of movement is thus compared to a series of precise moments and is implicit in them" (Sayce 1972:100). Toutefois, comment représenter cette divisibilité naturelle du temps sans perdre sa fluidité et sa continuité, également naturelles? Montaigne traite le problème en introduisant l'élément de la souplesse du temps dans ses Essais, en employant l'outil de la mémoire. Ainsi, comme le remarque Sayce, "He doesn't limit himself to the present; instead he moves backwards and forwards along the skein of memories" (:101). Montaigne, lui-même, avoue:

Mon entendement ne va pas toujours en avant, il va à reculons aussi. (III, 9:941)

Le refus d'un traitement chronologique du mouvement du temps permet à Montaigne de cerner la singularité de l'instant sans perdre la fluidité du temps en général.

Montaigne réussit tout de même à saisir le mouvement éphémère en employant la technique de l'écriture spontanée, c'est-à-dire la prise en compte de la pensée non pas après sa systématisation mais lors de sa première naissance. "In most writers other than poets and novelists", observe Sayce, "thought is arranged and frozen by long reflection in neat compartments; in Montaigne it is captured as it rises from its almost infathomable source" (Sayce:103).

L'idée de l'instant éphémère et imprévu indique aussi l'idée de la spontanéité du temps. La spontanéité naturelle des choses, évoquée dans les Essais par la notion de "fortune" ou "hazard", désigne la totalité du mouvement de l'ordre naturel dans lequel l'homme et le reste du monde se trouvent inextricablement insérés. Selon l'usage, "fortune" signifie toute éventualité et toute chance, bonne ou mauvaise. Elle signifie aussi la fortuité mais jamais la providence et la causalité. "Fortune est un nom collectif pour tout ce que la réalité a de contradictoire et d'incalculable, d'incompréhensible sous l'angle moral, juridique ou logique, enfin, pour ce qu'elle exerce d'omnipotence absolue sur l'être humain" (Friedrich 1968:334). La spontanéité naturelle de l'ordre de la nature exerce une subordination totale sur la volonté humaine, devenant, selon Friedrich, "l'arbitraire absolu, indifférent" et "la forme première de la distance qui sépare la volonté humaine du cours des choses" (ibid.).

Montaigne reconnaît, en effet, l'impossibilité de maîtriser le déroulement du temps et des événements, constatant par contre que c'est plutôt "imprudence d'estimer que l'humaine prudence puisse remplir le rôle de la fortune" (III, 8:912). Il arrive même à conclure qu'il n'existe rien sauf la spontanéité qui gouverne la nature. La volonté, la sagesse et la raison, tous les moyens qu'emploie l'homme afin de maîtriser cette spontanéité, sont eux-mêmes produits et conduits par ce même mouvement imprévisible et irrégulier malgré notre prétention au contraire:

Je dis plus; que nostre sagesse mesme et consultation sert pour la plupart la conduite du hazard. Ma volonté et mon discours se remue tantost d'un air, tantost d'un autre, et y a plusieurs de ces mouvemens qui se gouvernement sans moy. (III, 8:913)

Montaigne arrive enfin à la conclusion qu'il n'existe rien qui ne soit pas fortuit, car tel est, selon lui, le caractère essentiel du monde extérieur aussi bien que de la nature humaine. La subordination de l'être au mouvement et à la spontanéité est pour Montaigne la première réalité de la nature. La vertu, les moeurs, les idées et les opinions ne sont point

des produits du jugement formés et cultivés par une raison humaine indépendante de la spontanéité de la nature. Au contraire, elles sont les produits tout simplement du hasard. Elles sont aussi fortuites que tout le reste dans la nature. "Ma vertu, c'est une vertu, ou innocence, pour mieux dire", avoue Montaigne, "accidentale et fortuite. (...) je la doys plus à ma fortune qu'à ma raison" (II, 12:406).

Les images que Montaigne nous présentent de la spontanéité comme force, la montrent tantôt comme une force surgissant de l'ordre naturel du monde extérieur à l'homme, tantôt comme une force présente à l'intérieur de l'homme lui-même. Ainsi, Montaigne nous conseille-t-il de vivre au gré de la spontanéité qui nous vient de l'extérieur, celle du temps et des circonstances. Il faut ainsi "se laisser rouler au vent" (II, 12:550) car, citant Horace, il affirme que "comme patins de bois fil étranger vous mène" (II, 1, 316). Mais il reconnaît que cette force surgit de l'intérieur de l'être humain aussi. Elle s'exprime souvent, selon Montaigne, au moyen du désir, de l'instinct et de l'"inclination". Montaigne évoque l'idée de "l'appétit naturel" en écrivant:

Nostre façon ordinaire, c'est d'aller après les inclinations de nostre apetit, à gauche, à dextre, contre-mort, contre-bas selon que le vent des occasions nous emporte. (III, 1:316)

La nature fortuite et spontanée de la vie comporte aussi un aspect de fécondité et de richesse grâce au renouvellement continu de la réalité qu'elle effectue. La nature place en effet l'homme face à maintes éventualités. Montaigne condamne le suicide, par exemple, parce qu'en prenant la décision de se suicider, on ne se rend pas compte du renouvellement infini qu'apporte le mouvement spontané du temps. On "commet l'erreur de tous les jugements sommaires, en simplifiant ce qui est complexe, en fixant ce qui évolue avec la profusion des possibilités infinies" (Friedrich:286).

Il vaut mieux prendre en compte ces éventualités inconcevables et spontanées inhérentes à la nature et laisser le temps faire son jeu. Montaigne écrit ainsi: "la fortune outre toute raison humaine détournera le danger" (I, 6, 355). D'ailleurs, cette multiplicité d'éventualités est si abondante qu'à chaque instant maintes possibilités échappent à l'homme. La spontanéité naturelle trouve son expression dans les Essais par voie du mouvement spontané de la pensée de Montaigne. Friedrich (:384) constate à ce propos que Montaigne est à la fois "le créateur et le premier

théoricien de l'essai". Pour Montaigne, représenter l'essence mouvante et spontanée de la réalité implique le refus d'une rhétorique systématique et l'emploi, par contre, d'un outil linguistique plus souple, qui s'adapte, en fait, à la richesse infinie de l'instant:

Je ne puis assurer mon object. Il va troublant et chancelant, d'une yvresse naturelle. Je le prens en ce poinct, comme il est, en l'instant que je m'amuse à luy. (III, 2:784)

La méthode principale qu'emploie Montaigne, c'est celle de la libre association des idées, selon laquelle une pensée mène à une autre sans lien logique. Par contre, la liaison se fait, selon Sayce (:104), par "tangential switches of theme". Montaigne lui-même décrit ce mécanisme, expliquant:

c'est l'indiligent lecteur qui pert mon subject, non pas moi; il s'en trouvera toujours en un coin quelque mot qui ne laisse pas d'être bastant, quoi qu'il soit serré. (...) Mon style et mon esprit vont vagabondant de mesmes. (III, 9:973)

Montaigne avoue se laisser aller selon le hasard de l'instant, lorsqu'il écrit, lorsqu'il voyage, bref, en menant sa vie en général. "Je m'entraîne quasi où je penche", écrit Montaigne, "comment que ce soit et m'emporte de mon pois" (II, 12:549).

Consacrer sa vie à la spontanéité devient pour lui un acte de libération qui lui permet l'accès à la richesse des possibilités que lui apporte le mouvement du temps naturel. Sa participation à la diversité et au mouvement de la nature contribue à développer certains de ses attributs les plus importants: sa versatilité et sa souplesse. A propos de la versatilité, Montaigne constate que "Nostre principale suffisance, c'est savoir s'appliquer à divers usages." (III, 3:796).

La participation au mouvement spontané de la nature rend l'homme plus ouvert et prêt à accueillir la variété et la diversité qui l'entoure. Selon Montaigne, "Les plus belles ames sont celles qui ont plus de variété et de souplesse." (III, 3:796). Ainsi le voyage, conçu comme le moyen de participer à la variété et au mouvement de la nature, constitue-t-il pour Montaigne l'un des meilleurs moyens de donner forme à cette versatilité dans l'être:

Le voyage me semble un exercice profitable. L'ame y a une continuelle exercitation à remarquer les choses incognues et nouvelles; et je ne scache point meilleur escolle, comme j'ay dict souvent, à former la vie que de luy proposer incessamment la diversité de tant d'autres vies, fantaisies et usances, et luy faire gouter une si perpétuelle variété de formes de nostre nature. (III, 9:95)

C'est ainsi que l'expérience de la diversité et du mouvement naturel nourrit et forme l'homme. Cette expérience constitue par définition la participation de l'être humain à la variété et au changement. L'homme qui observe et qui subit la variété et le mouvement autour de lui et en lui participe entièrement à la nature, arrive à la connaître et à se joindre à elle car la diversité et le mouvement constituent, selon Montaigne, la nature à tous ses niveaux et dans toutes ses manifestations.

BIBLIOGRAPHIE

- Friedrich, Hugo. 1968. Montaigne. Paris: Gallimard.
 Montaigne, Michel de. 1962. Oeuvres complètes. (Bibliothèque de la Pléiade.) Paris: Gallimard. [Les citations donnent: volume, chapitre: page.]
 Sayce, Richard A. 1972. The Essays of Montaigne: A Critical Exploration. London: Weidenfeld and Nicholson.
 Singer, Armand E. 1963. Montaigne's Appreciation of External Nature. West Virginia University Philological Papers, vol. 14:6-17.

R.A.H.